

Comme un noir soleil

Nantaise d'origine, Justine Mérieau s'est exilée à la Réunion en 1987 : «ras le bol de la grisaille, envie d'exotisme !», confie-t-elle. «Comme un noir soleil» est son sixième ouvrage. Chacun peut se retrouver dans ce recueil de nouvelles, contes et courts romans, et il est de ces livres que l'on n'oublie pas une fois la dernière page tournée. L'auteur nous dit toujours choisir ses thèmes en rapport avec l'actualité ou l'Histoire. Un fait divers, et la voilà qui nous immerge dans cette imagination qui est aussi une forme de réflexion et qui nous invite à nous interroger sur le monde, les gens, sur nous. Pour Justine Mérieau le rôle d'un écrivain «est d'être un témoin du passé pour les générations futures». Sept récits, sept façons de nous toucher et de nous communiquer sa vision de la société, passée, présente... et à venir.

Justine Mérieau, quelle sorte de littérature vous touche ou vous inspire ?

Mes préférences vont aux écrivains du 19ème, (Flaubert, Zola, Maupassant, Dickens, Tolstoï...) et à ceux du début du 20ème, (Camus, Giraudoux, Sartre, Bazin, Mauriac, Céline...), parce que pour moi c'était de la vraie et bonne littérature. Ces auteurs savaient raconter des histoires qui touchent, de celles qui apportent beaucoup et dont il restera toujours quelque chose. Les temps ont changé, il faut se renouveler... mais à condition de faire au moins aussi bien...

Quelle est la genèse de «Comme un noir soleil» ? Qu'est-ce qui permet de lier chaque texte et d'y créer une certaine homogénéité ?

Dans Comme un noir soleil - courts romans, contes et autres nouvelles, on trouve sept textes qui ont été regroupés parce qu'ils ont tous comme point commun la mort, même si parfois elle n'est qu'évoquée. Mais ils parlent également et surtout, de la difficulté d'aimer ou de se faire aimer, avec tout ce que cela inclut comme déceptions, désespoir et échecs. C'est qui résume finalement assez bien ce que représente la vie en général, qui n'est pas un long fleuve tranquille...

A la mémoire des Algériennes opprimées

Le premier texte de ce recueil, «Brigitte Maurier ou l'adolescence années 60», relate avec une nostalgie douce amère le passage à l'adolescence avec les premiers boums, les premiers baisers échangés... Mais ce texte va plus loin, vous évoquez notamment l'Algérie...



C'est un court roman qui se veut un témoignage sur les années Yé-yé ; période clef d'un renouveau qui a fait basculer pas mal de tabous, en instaurant un style de vie plus libre : nouveaux styles de chanteurs et nouvelles musiques, écrivains libres penseurs, nouveau style vestimentaire, nouvelle façon de se comporter, etc. Pour la première fois, on voit nettement un choc des générations : la nouvelle veut faire changer les choses et se libérer de la précédente.

C'est le début d'un mouvement qui conduira vers le fameux mai 68. Et puis, comme tout cela se passe pendant la guerre d'Algérie suivie de son indépendance, c'est également une façon de se souvenir de cette période difficile pour la France, et surtout pour ses ressortissants, les "Pieds-noirs", avec leur retour forcé au pays en même temps que les Harkis. Brigitte, l'héroïne de seize ans, est confrontée comme tous les ados de son âge à ces années-là... C'est donc aussi une réflexion sur la jeunesse de l'époque, avec ses problèmes sentimentaux et ses premières amours... Mon deuxième texte, L'Algérienne, est une très courte nouvelle... Depuis son indépendance, l'Algérie va mal ; un peu mieux maintenant, mais très mal juste après. Elle cherchait ses repères, et les intégristes en ont profité pour vouloir s'imposer. Yasmina, mon héroïne, évolue dans les années 80 ; jeune fille vivant à Alger, moderne et éprise du fils d'un coopérant français ; c'est une période de troubles où les tueries contre les Algériens trop émancipés, trop européanisés sont très fréquentes. Les femmes y sont particulièrement visées, comme dans tout pays où sévit l'intégrisme. Il m'a semblé intéressant d'écrire sur le sujet, à la mémoire des femmes algériennes opprimées.

L'intégrisme, vous en parlez à nouveau dans Akim le sage ou le héros solitaire ; vous faites ici référence au problème israélo-palestinien...

Oui. Akim est un jeune Palestinien intelligent et pacifique qui ne comprend pas comment certains sont devenus intégristes. Il va mener un combat qui sera vain, pour tenter de ramener à la raison son frère aîné, devenu lui-même intégriste suite à la mort de leur père. Son chagrin ne fera que croître, lorsqu'il découvrira que sa mère et sa sœur suivent ce frère aîné, maintenant chef de famille. Mon récit se veut une réflexion la plus objective possible sur ce conflit, sans prendre parti pour l'un ou l'autre des opposants. J'ai seulement voulu relater les faits réels tels qu'on en a connaissance aujourd'hui, pour essayer de comprendre le point de départ de cet antagonisme effrayant qu'il sera sans doute impossible de neutraliser tant qu'existeront des fondamentalistes palestiniens se faisant sauter en Israël...

Un miroir de l'indifférence et de l'égoïsme

Avec Le Village indigne, vous abordez le thème social. Ce texte très marquant semble un vrai cri de colère face à la misère que l'on ignore quotidiennement. Qu'est-ce qui vous l'a inspiré ?

Ce court roman se passe dans un petit village du nord de la France dans les années 90. C'est une fiction partant d'un fait réel : un couple de SDF est retrouvé mort de froid en



plein hiver, sous une toile de tente devenue leur seule habitation. Or, cette tente qui a été plantée au pied d'un village, était donc bien visible, mais personne ne s'en est vraiment soucié... De là, j'ai recréé ce village en y introduisant trois amies d'une douzaine d'années, filles de notables. Elles seront les seules à tenter d'aider le couple en avertissant les adultes qui demeureront sourds à leurs doléances : cela tombe mal, c'est en pleines fêtes de Noël, chacun se soucie surtout de son réveillon... Une sorte de conte de Noël inversé, un miroir se voulant le reflet de l'indifférence et de l'égoïsme qu'on peut parfois rencontrer.

Le mercantilisme a remplacé la recherche de vrais talents

Dans Editeurs je vous hais, vous relatez un véritable drame familial : Une jeune fille prend la plume pour expliquer les raisons qui ont conduit sa mère au suicide, à savoir les refus répétés de maisons d'édition auxquelles elle a dû faire face. Une nouvelle où le monde de l'édition est présenté comme sans pitié, presque inhumain ; est-ce le reflet de votre propre sentiment ?

Bien sûr... La plupart des auteurs le sait parfaitement. Certains lecteurs ne l'ignorent pas non plus et sont bien conscients que la littérature n'est plus ce qu'elle était... Ils sont souvent les premiers à déplorer qu'on trouve surtout des livres jetables à l'heure actuelle... Ces livres qu'on lit sans beaucoup d'intérêt et qu'on referme ensuite, déçus, parce qu'il n'en reste déjà plus rien... Ces livres-là représentent uniquement de supers coups de marketing pour l'éditeur traditionnel, car à présent c'est surtout le mercantilisme qui a remplacé la recherche de vrais talents... à part quelques-uns, bien sûr, mais ce n'est pas la majorité ; on notera d'ailleurs que la plupart des grandes maisons se contente souvent de conserver leurs auteurs de renom sans vraiment chercher à en découvrir de nouveaux... Ce qui fait qu'actuellement, l'auteur qui n'a aucune relation dans le monde de l'édition, qui n'est qu'un parfait inconnu, n'a aucune chance de réussir même si son manuscrit est un chef-d'œuvre. Il ne sera alors que trop content de trouver les maisons d'édition à compte d'auteur qui pourront lui permettre de voir émerger son bouquin ! Le malheur, c'est que très peu de lecteurs s'intéressent aux livres qui sortent en dehors du circuit connu...

Quels sont vos prochains projets d'écriture ?

Mon dernier roman doit paraître aux éditions Osmondes en début d'année 2008. Il traite entre autres, de l'amitié entre deux jeunes Nantaises, orphelines, et dont l'une est juive ; ce qui me permet d'évoquer à la fois le paysage nantais, l'holocauste, etc. Et le roman sur lequel je travaille actuellement, «L'actrice», s'inspire de l'affaire Trintignant/Cantat. Une certaine façon de pouvoir également parler des femmes battues...

Propos recueillis par
Virginie Jardin